

Como escapar da imposição de problemas na pesquisa sociológica por entrevistas? Os recursos de elicitação de vídeo a partir de imagens fictícias.

How to escape the imposition of problems in the sociological survey by interviews? The resources of the video elicitation from fictional images.

Comment échapper à l'imposition de problématique dans l'enquête sociologique par entretiens ? Les ressources de la vidéo-élicitation à partir d'images de fiction.

Fournier Pierre – Aix-Marseille univ, CNRS, LAMES, Aix-en-Provence, France – pierre.fournier@univ-amu.fr

Cesaro Pascal – Aix-Marseille univ, CNRS, PRISM, Aix-en-Provence, France – pascal.cesaro@univ-amu.fr

Abstract:

Comment éviter au chercheur d'imposer aux enquêtés des questions qu'ils ne se posent pas et de les voir répondre dans des mots qui ne sont pas les leurs ? Le problème posé par les auteurs du *Métier de sociologue* il y a un demi-siècle a cherché sa résolution dans la formation des sociologues, les invitant à prendre garde aux questions qu'ils posent, à s'approcher des façons de raisonner des acteurs en situation plutôt que de se contenter de reporter vers les enquêtés les questions qu'eux-mêmes se posent, formulées dans les termes où elles se posent à eux. Mais le problème demeure pour les objets très disputés dans le débat public.

A partir d'une enquête sur ce que signifient venir travailler dans l'industrie nucléaire et vivre à la proximité de ses sites, on souhaite mettre à l'épreuve les ressources qu'apporte au sociologue le recours à l'entretien par vidéo-élicitation

à partir d'images de fiction pour dépasser certaines difficultés associées au débat très polarisé en France autour du choix du nucléaire comme source d'énergie, qui contraint la forme des discussions sur le nucléaire quelle qu'en soit l'objet.

Keywords:

sociología ; cine ; trabaj ; investigación ; televisión ; ficción ; telenovela ;
nuclear ; entrevista

Cette communication porte sur une difficulté de recherche pour les sociologues qui nous a fait imaginer de recourir à l'image filmique et à la coopération entre un sociologue et un chercheur en cinéma pour le régler. Il s'agit d'un problème assez classique pour la sociologie : peut-on traiter de tous les sujets qui intéressent les sociologues avec des entretiens ? Ou pour le dire autrement, peut-on compter sur les interviewés pour nous éclairer sur les questions que nous nous posons ? On sait par exemple qu'on ne peut pas tout enquêter avec des questionnaires, qu'on court notamment un risque d'*imposition de problématique* (Bourdieu, Chamboredon, Passeron, 1968, p. 65) en formulant une question et des réponses possibles. Elles orientent le répondant sur le sens qu'il doit donner à la question et elles le mettent dans l'obligation de répondre en acceptant certains présupposés.

On a pu penser que, face à ces limites de l'enquête quantitative, la *recherche qualitative* par entretien proposait une écoute plus profonde. Mais est-ce le cas pour tous les sujets ? La polarisation du débat public sur certains sujets ne vient-elle pas compliquer le travail du sociologue ? N'y aurait-il pas des situations de parole empêchée, entravée, parasitée par le débat public quand il est très clivé et passionné ? Nous pouvons citer des exemples : comme parler de la colonisation française ou de la guerre d'Algérie, parler du SIDA ou de l'homosexualité, parler de la critique de l'industrie en période de chômage au nom de la défense de l'environnement...

Nous voudrions prendre ici l'exemple de *l'industrie nucléaire* dans les pays où existe une contestation du principe de cette activité (pour des raisons

environnementales, économiques ou de pacifisme). Quand on veut interroger des populations vivant près des installations nucléaires sur leur rapport à leur territoire de vie, on se heurte souvent à leur hésitation à répondre :

Suis-je autorisé à en parler librement ou est-il préférable que je me taise ? Ce silence se justifiant éventuellement parce que j'y travaille et que mon employeur m'a demandé de ne pas en parler avec n'importe qui (secret militaire, secret industriel, secret de sécurité contre les malveillances...). Ou surtout parce que l'on ne sait jamais bien à qui l'on parle : il est sûrement pro-nucléaire ou anti-nucléaire et il va me juger en fonction de ce que je vais dire. Cela m'oblige à me ranger à mon tour soit comme pro-nucléaire soit comme anti-nucléaire car c'est ainsi que je pressens que le monde semble partagé du point de vue de l'interviewer.

Le sociologue intéressé par la situation particulière de la personne qu'il rencontre doit-il se résoudre à recueillir de tels propos abstraits, formulés dans les grandes catégories du débat public, et peut-il les tenir pour déterminants des conduites pratiques de l'enquêté ? Ou doit-il préférer collecter des éléments de sa pratique qui l'éclairent vraiment sur ce qui l'oriente ?

La seconde piste semble plus pertinente. La polarisation du débat sur le nucléaire impose donc de chercher des solutions du côté de l'ethnographie, de l'imprégnation de la situation des acteurs. Sauf que l'observation *in situ* n'est pas toujours possible sur un tel sujet. Elle l'est pour le travail dans le nucléaire, en tout cas pour le travail peu qualifié (comme dans la maintenance nucléaire, Fournier, 2012) et pour le travail très qualifié (P. Fournier *et al.*, *Passivlter*, programme de *science and technology studies* en cours sur la mobilisation d'une équipe pluridisciplinaire de chercheurs face à une question de santé environnementale à anticiper dans la mise au point d'un grand équipement de recherche). Elle l'est peu ou prou pour la résidence des travailleurs à proximité d'installation nucléaire (Girard, 2017). Elle est beaucoup moins évidente, pour ne pas dire impossible s'agissant de la vie quotidienne au long cours, ordinaire et familiale.

Il semble qu'il faut donc renoncer et se contenter de traces dispersées. A moins d'explorer une piste inattendue : pratiquer des entretiens de vidéo-élicitation à partir d'une archive audiovisuelle improbable, un feuilleton romanesque qui

situe son histoire dans le centre nucléaire qu'on a pris pour objet d'étude. Ce feuilleton s'intitule *Les Atomistes*. Il a été réalisé par Léonard Keigel à la demande de l'ORTF et diffusé à la télévision en février-mars 1968. Il s'agit alors de proposer aux enquêtés une collaboration avec le chercheur qui demande de l'aide pour situer la pertinence descriptive des images du film, leur valeur de vérité et les défauts et manques dans la narration.

Nous construisons pour cela un dispositif de vidéo-élicitation à partir d'une matière particulière : 26 épisodes de 13 mn, c'est-à-dire 5h de film de fiction. Il est impossible de tout montrer aux personnes rencontrées dans l'enquête. Il y a beaucoup d'images dont l'irréalisme ne fait aucun doute. Mais il y a quand même des images très précises de certains lieux, de certaines scènes de travail et d'interactions au travail. Même si le feuilleton date des années 1960, elles semblent très justes au sociologue qui a mené des observations participantes de cet univers de travail dans les années 1980 et 1990. Donc nous procédons à un travail de remontage des séquences du feuilleton pour regrouper plusieurs extraits des différents épisodes afin d'obtenir un film de 20 mn qui propose un récit cohérent, avec les images et les voix des années 1960 mais au rythme de la télévision des années 2000, notamment en utilisant des ellipses qui dynamisent le récit. Nous nous efforçons d'écarter à cette occasion les images du feuilleton qui sont les plus fantaisistes, sans enjeu dans la réalisation d'un feuilleton de télévision mais susceptibles de discréditer notre demande d'aide aux spectateurs choisis pour juger de la valeur de vérité d'images censées être réalistes, de leur écho à leur expérience personnelle.

Puis nous pratiquons des entretiens d'essai avec des gens à qui nous proposons de « venir nous aider » à caractériser le caractère réaliste du film. Nous les laissons le regarder avant de nous parler, puis nous échangeons avec eux et, à la fin de l'entretien, nous le revoyons ensemble pour s'arrêter sur tel ou tel moment qu'ils n'auraient pas pensé à évoquer alors qu'il leur fait penser à quelque chose d'utile pour notre investigation sur les liens des sites nucléaires et de leurs territoires d'implantation. Et cela fonctionne.

Qu'est-ce que veut-on dire par là ? Au moins deux choses :

1/ c'est un bon prétexte pour franchir certaines préventions des enquêtés face à une interaction redoutée comme pénible, embarrassante avec quelqu'un qu'ils

peinent à situer, dont ils peinent à comprendre les intentions, dont ils redoutent le jugement. En fait, avec ce dispositif, nous jouons sur la curiosité des gens qui se demandent bien ce que nous allons leur montrer (personne n'a entendu parlé du feuilleton !), qu'ils travaillent sur le site nucléaire ou qu'ils n'y travaillent pas. C'est « sans risque » pour eux car les images sont totalement « discutables » : le récit romanesque d'un feuilleton de télévision est irréaliste par définition. Personne n'en sera surpris. Personne n'en sera blessé. En revanche, ils peuvent avoir envie de souligner qu'il est assez réaliste sur tel ou tel point.

2/ cela permet d'accéder à un niveau particulier de discours, à des récits de pratiques qui viennent en écho avec les actions représentées dans la fiction sans être pour autant réduits à un répertoire d'anecdotes que la personne a pris l'habitude de formuler en récits édifiants pour certaines circonstances de dialogue (comme l'éducation de ses enfants ou d'un nouveau venu dans l'emploi). Ces propos de la pratique qui intéressent le chercheur, ces observations de la pratique que le chercheur délègue à l'interviewé, viennent bien sûr en écho avec ce qui est présenté dans le film. Mais elles conduisent aussi à évoquer ce qui *n'est pas* dans le film : l'enquêteur peut ainsi faire part de son regret que tel élément ne soit pas dans le film et la personne y répond en détaillant sa pratique singulière sur ce point manquant sans se sentir gênée de livrer des éléments sur sa situation personnelle qui ne sont pas synthétisés dans de grandes catégories d'abstraction, qui restent proches de l'expérience sensible. La fiction romanesque fonctionne alors comme une sorte de portrait filmé de l'enquêté qui lui serait montrée et qu'il serait invité à commenter pour préciser au chercheur qu'il réalise régulièrement telle action et beaucoup plus rarement telle autre dans sa vie ordinaire. Le feuilleton procède ainsi comme un dispositif d'*auto-confrontation filmique indirecte*. Il s'agit en quelque sorte d'une observation anticipée de lui-même qui rend à l'enquêté la place de l'observateur et l'amène à s'interroger sur ces données en lui donnant l'occasion d'interpréter à sa manière le sens produit par les images. L'image provoque la formulation d'une parole qui va redéfinir le sens de sa représentation par approximations successives entre filmeur et filmé.

Nous espérons engendrer un effet d'imposition moindre grâce au dispositif d'enquête mais n'était-ce pas prendre le risque d'un nouvel effet d'imposition, voire d'un effet d'imposition redoublé avec le choix des images par nous à l'intérieur des 5h du feuilleton ? N'avons-nous pas imposé aux gens de parler de certains sujets en les ayant mis dans le film de 20 mn que nous leur montrons ? Et n'avons-nous pas imposé aux gens d'en laisser d'autres de côté parce qu'absents du film ? Nous avons essayé de résister à ce risque avec notre guide d'entretien qui recensait ce qui pouvait être évoqué parce qu'étant dans le film des années 1960 et ce qui pouvait être évoqué compte tenu de l'étonnement que nous marquions devant l'absence dans le film. Nous posions la question de savoir si cette absence tenait à l'inattention du réalisateur du feuilleton pour une question pourtant lourde de sens, ou si cela renvoyait à une absence d'importance de la question pour les « vrais » acteurs sociaux. Et les réactions des enquêtés venaient sur ces deux types de question de façon équivalente. Au-delà, il faut souligner les vertus de la fiction audiovisuelle dans cet exercice : la polysémie de l'image animée et dialoguée est indiscutable. Elle renvoie chacun à sa singularité de spectateur. Elle conduit chacun à l'expression légitime d'un intertexte, d'un contexte d'existence donnant sens à sa réception du film. Et c'est précisément cette expression que nous recherchions en qualité de sociologue ethnographe.

Pour conclure on peut dire que :

- 1/ l'image de fiction contribue à rendre possible une parole difficile, entravée par une polarisation du débat public par certains acteurs,
- 2/ la compréhension de la situation des personnes vivant à côté d'un centre nucléaire telle qu'elle est produite par le dispositif peut être décalée par rapport au débat public sur le sujet. Françoise Zonabend (2014) écrit ainsi que les travailleurs du nucléaire ne parlent pas des risques de leur activité parce qu'ils sont dans le déni du risque. Nous montrons qu'ils parlent des risques avec nous. Il faut ensuite aller voir comment. Pas nécessairement pour dire que tout va bien ! Mais l'alignement du propos du chercheur en sciences sociales avec le propos du militant anti-nucléaire ne doit pas être automatique, même si cet alignement est souvent confortable pour le chercheur. Comment faire pour maîtriser ce risque politique pesant sur la recherche ? En proposant un film sur

la recherche qui montre le dispositif et qui n'escamote pas les conditions de production de la parole collectée et analysée !

3/ faire entendre par ce dispositif de *fiction-vidéo-élicitation* la parole d'acteurs sociaux populaires qu'on n'entend pas souvent est un projet politique, qu'on peut souligner en faisant jouer les contrastes avec la parole des acteurs sociaux dominants qu'on entend d'ordinaire.

Bref, il s'agit d'un dispositif qui peut servir pour une sociologie participative, une

2. Referencias bibliográficas

Bourdieu Pierre, Chamboredon Jean-Claude, Passeron Jean-Claude, *Le Métier de sociologue*, Paris, La Haye, Mouton, 1968.

Fournier Pierre, *Travailler dans le nucléaire. Enquête au cœur d'un site à risques*, Paris, Colin, 2012.

Girard Violaine, *Le Vote FN au village. Trajectoires de ménages populaires du périurbain*, Paris, Éditions du Croquant, 2017.

Zonabend Françoise, *La Presqu'île au nucléaire*, Paris, Odile Jacob, 2014 (1989).